

plongé dans l'animation quotidienne de ce quartier antique. Les orthomosaïques sont également accessibles en plus grand format sur le site Internet :

<<http://www.pompeii Perspectives.org>>.

Alexandra BOUCHERIE

Saskia STEVENS, *City Boundaries and Urban Development in Roman Italy*. Louvain, Peeters, 2017. 1 vol. broché, XII-323 p. (INTERDISCIPLINARY STUDIES IN ANCIENT CULTURE AND RELIGION, 16). Prix : 79 €. ISBN 978-90-429-3305-7.

La ville romaine est depuis longtemps abordée à partir des monuments qui la composent, que ceux-ci soient pris isolément ou dans le cadre de syntaxes urbaines restituées au prix d'exégèses savantes sur la topographie ou les typologies monumentales. Ce constat donne un intérêt incontestable au livre de Saskia Stevens qui choisit non pas d'aborder la ville romaine de l'intérieur, mais par l'extérieur, autrement dit en étudiant ses limites et sa périphérie trop souvent définie par les seules nécropoles. Étudier les limites et la périphérie d'une ville revient en effet à réfléchir d'abord à la définition juridique donnée au sol urbain à l'époque romaine (tout ce qui n'appartient pas à la ville est rejeté à l'extérieur des murs), ensuite et forcément aux évolutions de l'urbanisme : le développement d'une ville ou sa rétraction ont forcément des conséquences sur la définition et l'organisation des marges. Un tel sujet imposait de réfléchir au sens donné à l'époque romaine aux limites urbaines et de revenir aux notions, obscures il faut bien l'avouer, de *pomerium* et de *sulcus primigenius*. On comprend, en lisant le premier chapitre du livre, que la notion de *pomerium* comme limite rituelle est sans doute trop souvent prise au pied de la lettre. D'abord parce que la notion a un sens politique marqué, profondément ancré dans la tradition romaine, ce qui explique pourquoi les empereurs ont modifié les limites du *pomerium* ancestral dans un acte qui qualifiait surtout l'expression et l'extension du pouvoir impérial dans la Ville. Ensuite, parce que le problème est encore plus compliqué dans les villes d'Italie ou du monde romain, sachant bien entendu qu'il est par définition inutile de rechercher un *pomerium* dans les villes pérégrines de l'Empire. En revanche, la question se pose pour les colonies, comme le relève S. Stevens, sans qu'il soit d'ailleurs nécessaire de chercher des traces rituelles spécifiques ou celles d'un soc de charrue. Ce qui est en cause est bien la matérialisation des limites juridiques du sol urbain et de son articulation avec le *locus publicus* qui forme les marges de l'agglomération. Cet espace public qui constituait le prolongement proprement dit de l'espace urbain était en effet à la fois une réserve foncière, un lieu utilitaire et un lieu de représentation du pouvoir de la communauté civique. C'est sur ce terrain notamment, dont la valeur était exprimée par la proximité des portes de la ville, qu'étaient pris les lots funéraires offerts aux citoyens méritants. Dans l'expression des limites urbaines, la muraille jouait évidemment un rôle central, politique et symbolique, bien rappelé par S. Stevens qui note que le mur d'enceinte préservait des entités indésirables qui étaient reléguées à l'extérieur de la ville, les ennemis, les morts ou les corps professionnels jugés impurs et les ordures. L'existence d'une limite fixe comme la muraille pose la question de la gestion même de la transformation des limites urbaines qui est traitée dans le troisième chapitre du livre. Une part importante est alors donnée à la ville de Pompéi qui fournit, comme souvent dans les études sur l'urbanisme, un mer-

veilleux cas de figure. S. Stevens reprend avec bonheur le dossier de l'extension des *domus* sur toute la bordure ouest et sud-ouest de la ville occupée par la muraille urbaine, un phénomène déjà perceptible au II^e siècle av. J.-C. et amplifié après la fondation de la colonie en 80 av. J.-C. Si l'intervention publique est manifeste dans certains cas, le célèbre dossier de Suedius Clemens permet de reprendre la question des occupations illégales du domaine public. L'envoyé de Vespasien, très certainement dans le cadre des réformes fiscales engagées par celui-ci, et son équipe d'arpenteurs ont laissé des bornes qui sont à l'origine d'une reformulation des lieux publics ceinturant la ville. Il est d'ailleurs probable que des travaux de réaménagement de la nécropole, sous la forme de remblais, soient des conséquences directes de l'intervention de Suedius Clemens, comme l'a montré la fouille récente d'un quartier de la nécropole de Porta Nocera (W. Van Andringa, H. Duday, S. Lepetz *et al.* *Mourir à Pompéi. Fouille d'un quartier funéraire de la nécropole de Porta Nocera (2003-2007)*, 2 vol., Rome, 2013). La même fouille fournit également des données inédites sur la gestion des espaces funéraires qui pouvaient être abandonnés une génération après leur mise en place. Les interventions tenaient alors compte des contextes propres à chaque groupe familial comme des enjeux fonciers : un lot funéraire pouvait être tout bonnement laissé à l'abandon, un autre pouvait disparaître sous un remblai de terre qui venait recouvrir les marquages de surface, un autre encore recevait de nouvelles sépultures après qu'aient été enlevés les marquages de surface, stèles, pierres de scellement et tubes à libations, le point commun de ces différentes interventions étant le respect absolu donné aux amas osseux qui définissaient juridiquement la sépulture comme un *locus religiosus*. Ces observations permettent en tout cas de compléter un très bon chapitre sur la question des nécropoles et des modalités de leur gestion à l'extérieur des agglomérations. Répétons pour finir que ce livre constitue une très bonne mise au point sur les limites et marges des villes d'Italie romaine. À ce titre, il est souhaitable qu'il devienne très vite une référence sur un domaine qui mérite désormais toute l'attention des chercheurs travaillant sur la ville romaine.

William VAN ANDRINGA

Claire BESSON, Olivier BLIN & Bertrand TRIBOULOT (Ed.), *Franges urbaines, confins territoriaux. La Gaule dans l'Empire. Actes du Colloque international (Versailles, 29 février – 3 mars 2012)*. Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol. 22 x 28,5 cm, 687 p., nombr. ill. (MÉMOIRES, 41). Prix : 60 €. ISBN 978-2-35613-130-8.

Existe-t-il un espace définissable entre la ville et la campagne, une interface qui aurait sa propre spatialité, un fonctionnement original ? Si c'est le cas, peut-on tenter une typologie de ces franges ? Existe-il des marqueurs de confins pour la ville, l'agglomération ou la cité ? De quels critères dispose-t-on pour définir la fin de l'espace urbain et le début de l'espace rural ? S'agit-il de densité ou de catégories d'habitat, de limite matérialisée par une enceinte, un fossé ou des bornages, d'activités économiques ou culturelles ? On l'aura compris, le sujet est original, complexe, ouvert et difficile voire contradictoire, et le livre qui en est issu, foisonnant d'idées et de cas intéressants autour de ces espaces d'entre-deux. C'est une somme de questionnements qui concernent autant la petite agglomération que l'Urbs, le *pagus* que la